



# La maison dans le désert

---

*Dominique Louyot*

L'infini ocre du désert et l'infini turquoise du ciel.

Ils se balancent, montent, descendent, montent, descendent...

Sur l'infini turquoise, soudain, une tache sombre, qui se balance elle aussi, monte, descend, grossit rapidement : c'est un vaisseau. Il est silencieux. Comme le ciel. Comme le désert. Seul bruit : un grincement léger, régulier, au rythme des balancements. Le vaisseau – un chasseur lourdement armé – se pose avec lenteur, faisant à peine crisser le sable.

Les deux portes s'ouvrent, ailes étroites et paresseuses. Deux hommes sortent. Ils sont en uniforme noir, un uniforme usé et fripé. Ils s'avancent de quelques pas. Leur visage est creusé, maculé de transpiration. Ils regardent longuement, fixement la maison, la vaste serre tout contre et le vieillard sous l'auvent, le vieillard qui se balance, se balance dans son fauteuil à bascule qui gémit sur les planches disjointes du perron. Dans leur main, un petit tube brillant qu'ils serrent fortement. Ils sont violents, cruels. Cette violence, cette cruauté sont écrasées, étouffées par l'énorme poids de l'épuisement, mais il suffirait d'un infime incident, Jo le sent, pour qu'elles explosent. Il y a l'épuisement et il y a la chaleur de fournaise de l'après-midi, la soif, la crasse, l'éloignement. Il y a une mission à accomplir, une mission importante. Mais les millions de kilomètres parcourus et la solitude lui ont ôté toute sa chair, tout son sang, tous ses nerfs. Tout leur passé s'est fané, recroquevillé. Il est devenu une entité étrangère qui se détache d'eux, s'estompe, se perd dans des ténèbres toujours plus profondes. Dans leur présent, dans leur futur, une traque sans issue à travers les néants de l'espace. *Fraîcheur*, dit Jo à leur esprit, à leur corps. *Fraîcheur* et *Ombre* et *Paix*. Mais le message, malgré sa puissance, ne leur apporte aucun soulagement.

– On recherche un criminel. Il est très dangereux. Ses propulseurs sont tombés en panne, il a atterri en catastrophe à une dizaine de kilomètres d'ici. Est-ce que t'as vu ou entendu quelque chose ?

C'est le plus grand, celui qui se tient à droite, qui parle. Sa voix est basse, presque inaudible. L'autre, sans conviction, pénètre dans la maison. Elle ne comporte que trois pièces. Mais il y a la serre à fouiller.

– Tu ne veux pas entrer ? Il fait bon à l'intérieur et j'ai de l'eau fraîche...

– Réponds. Si tu collabores, on ne te fera pas de mal.

C'est faux. La violence, la cruauté secrètent déjà les images de son agonie. Dans les petits tubes, il y a le pouvoir de destruction d'un lance-flammes. Les deux jets le frappent, le brûlent atrocement, il s'effondre, se tord de douleur, hurle, cela dure longtemps, incroyablement longtemps. La scène a une telle précision, une telle brutalité, qu'elle oblige Jo à dresser une barrière mentale.

– Un homme est venu il y a trois jours. Il est parti hier matin.

– Avec ton vaisseau ?

– Il est parti à pied. Mon vaisseau ne fonctionne plus.

Un éclair de colère. De nouvelles images de carbonisation.

– À pied ? Il n'y a que du sable partout ! Il est où, ton engin ?

– Derrière la serre.

– On ne l'a pas repéré en survolant l'astéroïde. Tu l'as planqué ?

– Le désert l'a enseveli.

– Le type a réussi à bricoler ton engin et il s'est barré avec, c'est ça ?

– Il est parti à pied, je te l'ai dit.

– Dans quelle direction ?

– Vers l'est.

– Qu'est-ce qu'il y a par là-bas ?

– Rien. Il n'y a rien nulle part, tu l'as constaté toi-même.

– Il n'y a rien, et tu n'as pas essayé de le retenir ? Et je parie que tu n'as pas essayé non plus de savoir qui il était, ni ce qu'il faisait dans la zone des astéroïdes ?

– Il n'aurait pas répondu à mes questions.

– Tu mens ! T'arrête pas de mentir, t'arrête pas !

Un désir de meurtre jaillit avec la force d'un geyser, le bras se tend pour tirer. Simultanément, tout le corps, toute la volonté se rebellent. *Ne pas tirer, surtout ne pas tirer !* Une lueur, enfin, après des mois de poursuite stérile, une piste dans le noir et le vide interminables. Gagner une seconde, et une autre, laisser la chaleur, la soif, la fatigue asphyxier la pulsion. Mais comme elle est entêtée, bourrée de vigueur ! *Fraîcheur et Ombre et Paix*, poursuit Jo.

Le bras finit par se baisser.

Un silence, puis :

– L’homme que nous recherchons a été condamné à mort. Ton devoir est de nous fournir toutes les informations susceptibles de nous aider à le capturer. Tout refus de coopérer te rend complice de ses crimes et te condamne à la même peine que lui. Pour que tu comprennes bien à quoi tu t’exposes, je vais t’expliquer comment se déroulent les exécutions. D’abord, on t’ordonne de te déshabiller. Puis on te pousse dans ta cellule, un cube de deux mètres de côté, on claque la porte et on la soude. Les murs, le plafond, le sol sont entièrement couverts de miroirs, de façon à te mettre face à ta conscience multipliée à l’infini. Afin que tu aies tout le loisir de te repentir, la Justice, dans son immense clémence, a prévu un trou d’aération. Il n’y a pas de trou pour ta merde et ta pisse, mais il y en a un pour t’empêcher de mourir prématurément. Inutile que tu tentes de briser les miroirs, ils sont capables de résister aux coups les plus redoutables. Inutile que tu espères l’obscurité, une lampe aveuglante brûle en permanence. À moins de te crever les yeux, il t’est impossible de fuir ton propre regard, tes millions de regards.

Ces phrases, il les a patiemment ciselées dans le but de terrifier : terrifier par les mots, avant de torturer puis de tuer. Il les récite avec délectation. Jo en perçoit les échos de centaines de répétitions, des répétitions avec parfois de légères variantes, pour s’adapter à toutes les situations. En lui, elles font une masse compacte de plaisir.

L’autre homme est de retour. Il dispose sans doute d’un détecteur de présence. En lui, également, du plaisir. Il est si intense qu’il continue de saturer son esprit. L’eau fraîche de la cruche sur la table de la cuisine, l’eau glacée de la fontaine à l’entrée de la serre. Une volupté dans la bouche, dans la chair, la fatigue et la saleté expulsées, les pensées débarrassées de leur pesanteur. Il ne dira rien : les deux hommes se haïssent. Il se contente d’un signe de tête discret pour indiquer qu’il n’y a personne.

– C’est complètement crevé, là-dedans ! T’es trop gâteux pour t’occuper de tes salades, ou quoi ! Quelle veine qu’on ait débarqué, on va te sortir de là, hein !

– Il a emporté de l’eau, de la nourriture ?

– Oui, pour trois ou quatre jours.

– Il a réussi à contacter un vaisseau pour le récupérer. Comme il se doutait qu’on commencerait par fouiller son appareil et ta maison, il s’en éloigne à marche

forcée. Il a certainement une balise portative. Il l'utilisera au dernier moment. C'est un excellent pilote et un expert dans l'art d'échapper aux radars : il prendra lui-même les commandes. Ce qui est curieux, c'est qu'on n'ait pas intercepté le moindre message. Ou alors, j'avais raison depuis le début : il s'est barré avec ton engin. Dans tous les cas, il a très peu d'avance, notre mission est presque achevée.

– Il est mort. Une tempête a soufflé la nuit dernière. Sans abri, il n'avait aucune chance de survivre.

– Tu mens une fois de plus ! S'il était vraiment mort, tu nous aurais prévenus tout de suite. Tu veux juste lui faire gagner du temps.

– Vous ne m'auriez pas cru.

Ils fixent soudain le ciel. Ils sentent quelque chose. Le nuage. Le nuage rouge. Il revient. Il s'approche rapidement. Il sera bientôt visible. *Fuyez ! Fuyez !*

– Vous ne le retrouverez pas. Le sable l'a englouti, comme il a englouti mon vaisseau, comme il engloutira un jour la maison et la serre.

– On a eu l'ordre de le retrouver et de le ramener mort ou vif. S'il est mort, on enfermera son corps dans un caisson cryogénique qui a été installé à bord exprès pour lui.

Un flot brusque d'images : des scènes de guerre, une escadre de chasse sillonnant l'espace, le caisson cryogénique, le visage de l'homme en surimpression. Des interrogations, des certitudes aussi, que Jo devine aisément. En plein conflit, on ne déploie pas de tels moyens pour rattraper un simple criminel. Ce n'est pas un simple criminel. Pourquoi les a-t-on trompés ? Qui est-il en réalité ? Un traître ? Quelles informations, quels secrets détient-il ? Quelle menace représente-t-il ? Pourquoi maintenir son cadavre dans le meilleur état de conservation possible ?

– Laissez-le reposer en paix.

– Il ne mérite pas la paix. Et toi non plus. On va te donner un avant-goût de l'enfer.

Les deux armes se braquent sur lui. Une lueur de sang gagne tout l'est. Ils aperçoivent l'incendie gigantesque. L'incompréhension. La peur. Une hésitation. Les armes se baissent un instant, un unique instant, puis le visent de nouveau. *Fuyez ! Fuyez !...*

\*

Jo ne peut s'empêcher d'observer l'homme. Il y a tant d'années qu'il n'a pas vu un être humain, qu'il n'a pas vu d'autre visage que le sien. Sa solitude, il l'a choisie, il ne la regrette pas. Il était simplement persuadé que jamais rien ne viendrait la rompre.

L'homme ne prononce qu'un minimum de paroles, d'une voix qui ne laisse rien paraître. En survolant l'astéroïde, ses propulseurs sont tombés en panne et il a dû atterrir en catastrophe. Par chance, il avait repéré ce qui lui semblait être un groupe d'habitations. Ses gestes ne sont ni précipités ni incertains. Il mange presque avec lenteur, machinalement. Oui, c'est cela, machinalement. Pas comme quelqu'un qui a marché durant des heures dans la nuit glaciale du désert. Ou comme quelqu'un qui est si préoccupé, si loin de la réalité quotidienne, qu'il ne prête plus attention aux besoins de son corps, à la nourriture qu'il porte à ses lèvres. Impossible cependant de lire quoi que ce soit sur ses traits. Quant à son esprit, une barrière le protège, une sorte de blindage mental impénétrable constitué d'une énergie dont Jo ignore la nature et qui, étrangement, s'affaiblit. Jamais il ne s'était heurté à une défense aussi parfaite. Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu es venu faire dans ce coin oublié ? Quel est ce barrage en toi ? Qui l'a conçu ? Pourquoi ? Que se passera-t-il quand il se sera entièrement désagrégé ? Jo sait qu'il est inutile de questionner l'homme. S'il parle, ce sera spontanément, au moment où il l'aura décidé. À l'approche du soir, celui-ci le rejoint dans le potager nord.

– J'ai découvert la maison et la serre par hasard au cours de l'un de mes voyages, raconte Jo après un long silence. Je me suis dit que c'était une curieuse idée de les avoir construites au milieu d'une pareille désolation. Elles paraissaient à l'abandon depuis bien des années. J'ai tenté d'apercevoir quelque chose à travers les vitres, mais la poussière les masquait. Je suis entré, d'abord dans la maison, puis dans la serre. Un corps momifié y reposait, celui de l'homme qui avait donné vie à cette portion de désert. Évidemment, je n'en avais aucune preuve, mais tout mon être me le soufflait, et également son âme qui flottait au-dessus de lui. Elle m'appelait, pleine du désir de voir la serre renaître, et ce désir, elle me le communiquait avec une telle force qu'il devint bientôt mon propre désir. J'ai regagné une dernière fois la Terre, le temps de charger les soutes de mon vaisseau avec des vivres pour d'innombrables mois et le matériel nécessaire pour tout remettre en état. Quand les premières pousses ont surgi, j'ai enterré le vieillard à l'endroit où il s'était couché

pour mourir. Son vœu, qui n'avait plus de raison d'être, est mort à son tour, et son âme s'est envolée.

» La serre, c'est mon enfant, une enfant qui me réclame des soins infinis. Et c'est un monde avec des dizaines de pays qui ont chacun leur climat, leur flore, leurs parfums, et dont les frontières sont des parois de verre. Ici, nous sommes dans l'un des potagers. Il y en a deux autres. L'énergie est fournie par des batteries solaires. L'eau provient d'une source souterraine. Les installations de pompage sont situées au centre exact de la serre. Dans son cœur... Voilà la zone hivernale. Des germes dorment dans la terre gelée. Ils ont besoin d'un froid vigoureux pour pouvoir s'épanouir ensuite dans l'été, que je créerai artificiellement. Parfois, j'ai besoin moi aussi de froid et de couleurs pâles, de gris, pour éliminer la chaleur terrible du désert, l'ocre et le bleu aveuglants des journées. J'arpente alors ces allées, et je prends plaisir à regarder la buée de ma respiration, à souffler dans mes mains pour les réchauffer.

L'homme écoute avec attention, acquiesçant d'un signe de tête à certains commentaires, touchant, sentant tout ce que Jo l'invite à toucher et à sentir.

Ils traversent ainsi le jardin ornemental, les plantations de simples, le potager sud. Dans la moiteur de la zone tropicale s'opère une brusque métamorphose. L'homme se redresse, très nerveux, presque agressif, et se met à parler :

– Il y a de nouveau la guerre. Mais tu ne dois pas être au courant ! Elle ne tardera pas à anéantir ta maison, tes belles cultures si soigneusement entretenues, tout ton petit monde vert si parfaitement contrôlé. Ne te figure surtout pas qu'elle t'épargnera. Elle n'épargnera personne. Rien ne l'arrêtera.

– C'est aux hommes de l'arrêter.

– Va leur expliquer !

– C'est la guerre que tu fuis ?

– Tu ne me demandes pas plutôt qui l'a déclarée ? À qui ? Pourquoi ? De quelle manière on se massacre ? Combien de temps il te reste pour déguerpir ?

– Dis-moi seulement si je peux t'aider.

– Ceux qui ont voulu m'aider étaient nombreux. Mais c'est la trahison, la peur, l'intérêt qui se cachaient invariablement dans leurs yeux. Au fond de tes yeux à toi, il y a de la sérénité, de la confiance, du bonheur. Ils ne me font pas mal. Tu ne comprends pas ce que je te raconte, hein ! Tes yeux ne me font pas mal !

Ils pénètrent dans le verger. L'homme a tort en affirmant que la serre est un monde parfaitement contrôlé. Dans cette zone, cerisiers, abricotiers, pruniers, pêchers, pommiers croissent dans une liberté totale sur un tapis de hautes herbes. La plupart des branches se courbent sous le poids des fruits au point de toucher terre. Quelques-unes ont même cassé, sans cesser pour autant d'être fertiles, accommodées par d'épais bourrelets de sève. Le silence, par instants, est rompu par la chute sourde d'un fruit trop mûr.

– Des hommes me traquent. Une meute. Jusqu'à présent, j'ai toujours gardé quelques jours d'avance sur eux, sans doute parce qu'ils sont en territoire ennemi et qu'ils doivent se montrer extrêmement prudents. Mais ils fouillent déjà le secteur, ils seront bientôt là. Si t'es encore dans les parages quand ils atterriront, ils te tueront. Perds-toi dans la région des astéroïdes et trouve-toi un autre désert, bâtis une autre maison. Ne reviens pas : ils auront tout détruit.

– J'ai démantelé mon vaisseau pour en récupérer des pièces. Ce n'est plus qu'une carcasse vide recouverte de sable. Quelquefois, quand je travaille à l'arrière de la serre, un éclat de lumière m'éblouit à travers les baies vitrées : c'est le soleil qui tape contre un bout de la coque. Puis, pendant des semaines, des mois, je ne vois plus rien, tout dépend de l'humeur des vents.

– Je t'ai prévenu. Je ne peux rien faire de plus. Tu vas crever, mais au moins tu auras été heureux, ici. Moi, je n'ai jamais été vraiment heureux. Et je n'ai jamais eu de maison.

– Ces hommes qui te traquent, si j'arrivais à les faire partir ?

– Pour ça, il faudrait un miracle. Et il en faudrait un autre pour empêcher ce qui va se produire. Mais après tout, t'es peut-être capable d'en accomplir, des miracles ! Sauve ta peau, sauve ton petit univers et fiche-moi la paix. Je lèverai le camp demain matin.

– Tu ne rencontreras que le désert.

– Alors le désert sera ma maison.

\*

La lumière. Une lumière froide, uniforme, très particulière, qui est celle du soleil, le matin, quand il atteint une hauteur précise, toujours la même. Elle donne aux murs et au plafond de sa chambre d'hôpital une blancheur très particulière

également. Lumière et blancheur se combinent pour appeler chaque fois en lui, déclenchant ses migraines et ses angoisses, un événement dont il doit à tout prix se souvenir et qui se terre dans les vides et les ténèbres des semaines passées. Puis le soleil continue sa course, intensifiant la blancheur, il faudra patienter jusqu'au lendemain pour retrouver des conditions identiques.

Il préfère ne rien dire aux médecins. Ils ne le croiraient pas. Ils lui expliqueraient patiemment que c'est normal, que c'est à cause des traumatismes qu'il a subis, des scènes effroyables qu'il a enfouies dans son inconscient et qui tentent de ressurgir. Au cours d'un combat aérien, il a été abattu au-dessus d'une ville frontière abandonnée, dans laquelle il a erré pendant des semaines. Une patrouille l'a découvert en état de choc, à demi mort de faim. Il avait été porté disparu. Les traitements sont efficaces, ils l'aideront, mais ils ont besoin de temps, de beaucoup de temps pour agir.

Ou plutôt si, les médecins le croiraient, mais ils soupçonneraient aussitôt l'existence d'une vérité cachée, vitale pour le pays, et le livreraient aux militaires. Le silence est la meilleure solution. Se taire, ne pas gémir, ne pas montrer la souffrance qui explose matin après matin et charrie non plus uniquement de pâles taches dérivant dans une obscurité sans fin, mais des morceaux d'images, puis des images complètes, d'une netteté croissante. La même lumière, se répète-t-il inlassablement, la même blancheur, exactement la même lumière et la même blancheur, exactement les mêmes que...

Une scène se forme, se déroule.

Il est allongé, nu, sur une table métallique. Des sangles l'empêchent de bouger. Sa tête est prisonnière de ce qui lui paraît être une sorte de casque rembourré, qui lui permet juste de plier légèrement la nuque.

Dans son champ visuel, aucun objet, aucune ouverture. Un blanc lumineux et froid. Tous les repères ont été supprimés.

Il attend sans bouger. Un nouveau flot d'images. Des prisonniers rassemblés dans une vaste cour bétonnée. Une construction basse, isolée, d'un blanc aveuglant, vers laquelle des gardiens poussent les prisonniers. De grands bâtiments aux fenêtres étroites. Des miradors. Des pommiers en fleurs. Deux gardiens font irruption dans sa cellule, se saisissent de lui brutalement. « Où est-ce que vous m'emmenez ? Laissez-moi ! Arrêtez ! Lâchez-moi ! »

Quelque chose s'allume soudain dans le plafond, *sort du plafond ! Deux yeux ! Deux yeux énormes, brillants, vivants, qui le fixent !* Une vrille lui traverse le crâne, ou plus précisément une balle minuscule, qui creuse son chemin à travers l'os frontal pour se loger dans les profondeurs de la matière cérébrale, provoquant durant une fraction de seconde une douleur intenable. Non, ce qui l'a blessé n'est pas matériel, il n'y a pas de sang, pas de tunnel percé dans sa tête, mais ce n'est pas davantage immatériel, car il sent une présence étrangère en lui.

D'autres yeux sortent du plafond, puis des murs et du sol. Par centaines, ils sont braqués sur lui, en réalité sans expression, mais remplis des épouvantes, des folies qu'il secrète lui-même. Ils disparaissent après quelques minutes, immédiatement remplacés par d'autres. Chaque fois, c'est la même douleur aiguë, fulgurante, la sensation qu'un fragment microscopique s'installe en lui. Il ferme les paupières. Cela ne change presque rien, c'est à peine si l'éclat des yeux est atténué. Crever ces monstruosité, les crever toutes, à coups de poings, à coups de pieds ! Il s'agite, il tire sur les sangles jusqu'à la meurtrissure, mais pas moyen de les arracher. « Arrêtez, arrêtez, je vous en supplie ! Assez ! Assez ! Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi ! »

Cela se poursuit pendant des jours, des semaines. Comment vérifier ? Cela ne cessera jamais ! Et il n'a pas faim, il ne dort pas, bien qu'une atroce fatigue le terrasse. Il est certainement drogué. La soif, par contre, est insupportable. Une terrible acidité lui ronge la bouche, lui carie toutes les dents. Un moment, pour ne pas s'abandonner complètement à l'horreur, il parvient à s'imaginer que l'on transforme son cerveau en une bibliothèque vivante, que l'on stocke dans le cœur de ses masses cellulaires des millions d'informations, d'essences de vies extraordinaires. On craint que la guerre ne finisse par anéantir la mémoire de l'humanité. Il sera chargé, après, selon une technique qu'on lui enseignera, de redistribuer aux survivants les fantastiques savoirs dont on l'a douloureusement gavé. Ou, plus dingue encore, ces savoirs jailliront spontanément de lui sous la forme d'un gigantesque essaim d'abeilles, dont chaque piqûre inoculera aux miraculés de la fin du monde une parcelle de science, de technique, d'art, de philosophie, de religion, de...

Quelle illusion magnifique ! Mais elle ne résiste guère. On a fait de lui un réceptacle de destruction et de mort. Tout a été conçu pour qu'il soit retrouvé puis ramené parmi les siens, auxquels il apportera tous les maux dont on l'a goinfré.

Quelle sera la nature de ces maux ? Quel détonateur les libèrera de la prison de sa boîte crânienne ? Quand ? Il l'ignore. Il est surprenant, en fait, que la déflagration ne se soit pas encore produite. L'ennemi achève-t-il de placer d'autres bombes vivantes sur un ensemble de points stratégiques ? Rencontre-t-il un obstacle imprévu ? Peu importe, il faut fuir au plus vite, s'emparer d'un vaisseau quelconque et gagner des régions inhabitées de l'espace où le fléau se répandra sans danger.

La nuit tombe, une nuit d'été chaude et parfumée. Là-bas, à des millions de kilomètres, en direction de l'un de ces bouquets d'étoiles qui se dessinent, s'étend la zone des astéroïdes. Si aucune difficulté majeure ne survient, son voyage vers l'exil n'excédera pas deux semaines.

\*

L'homme est mort. Il n'avait aucune chance de survivre à la tempête qui a fait rage toute la nuit. Loin vers l'est, au-dessus du corps, flotte une lueur rouge. Elle s'enfle démesurément, gagne les hauteurs déjà brûlantes du ciel matinal, s'approche, mettant dans l'air une tension inhabituelle, prenant l'aspect d'un nuage incandescent et colossal qui élargit son ombre sur le désert. Envahi par une peur incontrôlable, Jo se réfugie dans la zone d'automne. À travers la vitre épaisse qu'éclabousse la fine pluie des jets rotatifs, il regarde la menace qui s'avance, baigne bientôt la maison et la serre dans un crépuscule de sang. L'assaillent de brutales vagues d'angoisses, de tristesses, de désespoirs, de déchirements, de tourments, de terreurs, de folies qui dissolvent son être, ne laissant subsister qu'une forteresse exiguë de conscience aveugle, prise de vertige, ballottée dans le cœur d'un tourbillon silencieux, d'un abîme atroce et insondable où se heurtent toute la laideur, la puanteur, les tripes, les vomissures de la pensée, toutes les ordures de millions d'âmes hypertrophiées par les haines, les vices, les envies, les bassesses. La pesanteur énorme de cette fange vivante plaque Jo au sol, l'écrase, abolit le temps. Dans un présent éternel, avec une difficulté croissante, il dresse une muraille protectrice contre les attaques d'une puissance terrifiante.

Cela s'éloigne. Peu à peu, le corps se reconstitue, les sens perturbés puis l'intelligence retrouvent leur fonctionnement normal.

Un long moment se passe.

Jo se lève. Il est épuisé, malade, comme si un virus proliférait en lui. Il se déshabille lentement, s'abandonne à la pluie des jets rotatifs qui ruisselle sur sa peau, emplit sa bouche qu'il a ouverte toute grande, coule à l'intérieur de lui. Cette fraîcheur, toutefois, ne parvient pas à vaincre la souillure qui l'imprègne. Il a besoin de marcher. Les mottes luisantes fondent sous son pied, le retiennent, mais lui s'arrache de là et continue, emportant à son talon un peu de cette terre tenace sur laquelle il a tant peiné. C'est une terre vraiment belle, un peu grasse, qui ne couve pas de vermine. Elle se referme bien sur la semence ; la pluie artificielle y filtre sagement jusqu'au germe qui, la saison venue, se développera pour former un épi doré. *Non ! Tout est mort ! Il n'y a plus la moindre vie sous la terre !* Jo se précipite dans les autres zones. Certaines plantes se sont desséchées comme si elles avaient subi l'action d'une chaleur intense, d'autres au contraire ont pourri, comme si elles avaient trempé dans l'eau pendant des jours. Seules les plus vigoureuses sont encore intactes. Mais pour combien de temps ? Il va falloir redonner naissance à la serre. À moins que le nuage rouge n'ait contaminé la terre elle-même, rendant toute culture impossible. Il ne restera alors que des réserves de nourriture pour six mois environ. Mais peut-être ont-elles été également infectées. Peut-être en est-il de même pour ses propres cellules, qui ne tarderont pas à se momifier ou à se putréfier. Ne plus penser à rien pour l'instant. Ne rien faire. Seulement marcher... marcher... marcher...

Le nuage revient dans la soirée. Le flot excrémental et sanglant fait céder sous son poids les défenses de Jo. Cela ne dure qu'une seconde, et pourtant une culpabilité effroyable le submerge. Dans la brèche se sont engouffrées les myriades compactes de tous les crimes imaginables, des crimes qui sont devenus siens, dont il ne pourra se débarrasser que par une mort immédiate et expiatoire.

Une rangée de pointes acérées et verdâtres, là, tout près, grandit formidablement : la dentelure fascinante, rédemptrice d'un râteau...

Le nuage s'éloigne à nouveau.

Les pulsions suicidaires ne s'évanouissent complètement qu'avec la lumière du matin.

L'homme a parlé d'une guerre. Elle a fait de lui une arme, probablement l'une de ces armes secrètes, absolues, ainsi qu'en engendre chaque guerre. Et si l'arme avait été fabriquée par l'*autre* camp, celui des justes, si elle constituait leur ultime espoir d'éviter la tyrannie ?

C'est la mort qui a délivré cette monstrueuse concentration des ombres et des nuits de toute une humanité. Mais elle se serait tôt ou tard échappée, car elle rongait inexorablement l'étrange coffre-fort mental qui l'emprisonnait. Les vents, Jo en est persuadé, ne sont pour rien dans les déplacements du nuage. Ses concepteurs l'ont rendu autonome, capable de déceler la plus infime étincelle de vie dans un rayon déterminé. Pour une raison obscure, il s'est écarté à deux reprises de sa cible. Peut-être lui faut-il se régénérer. Quant à l'homme, pourquoi a-t-il fui ? A-t-il compris ? Lui a-t-on expliqué ? A-t-il soudain refusé de se sacrifier ? Peu importe, au fond.

Marcher, marcher encore dans la serre aimée. Au hasard s'y promener, traverser les pays, les climats, les saisons sans se préoccuper de la déliquescence, de la flétrissure, de la fétidité. Ne se souvenir que des éclosions, des épanouissements, des parfums, des couleurs, de la quiétude. Chercher l'endroit où attendre la mort, car le prochain assaut du nuage sera le dernier.